DISCOURS

PRONONCÉS SUR LA TOMBE

DU

Dr HUGUIER

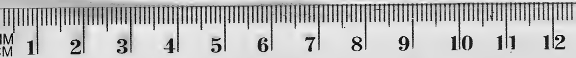
Le 15 Janvier 1873

PARIS

IMPRIMERIE DE FÉLIX MALTESTE ET Cie

Rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22

1873





HUGUIER

(PIERRE-CHARLES)

Membre de l'Académie de médecine,
Ancien chirurgien de l'hôpital Beaujon,
Chirurgien honoraire des hôpitaux,
Professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts,
Agrégé libre de la Faculté de médecine de Paris,
Membre Fondateur et ancien Président de la Société de chirurgie, etc.
Officier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Université,

Né à Sézanne le 4 Septembre 1804

Mort à Paris le 12 Janvier 1873

L'*Union médicale* a rendu compte de ses funérailles dans les termes suivants :

C'est au milieu d'un concours nombreux et affligé qu'ont eu lieu, mercredi 15 janvier 1873, les obsèques du bien regrettable confrère qui vient de nous

être enlevé à l'âge de 68 ans. L'Académie de médecine, à laquelle M. Huguier appartenait depuis 1848, la Faculté, dont il était agrégé libre, l'École des beaux-arts, où il professait l'anatomie, la Société de chirurgie, dont il était membre fondateur et ancien président, étaient représentées par des députations nombreuses, auxquelles s'était jointe une foule empressée de confrères et d'amis.

Les cordons du poêle étaient tenus par :

M. Wurtz, doyen de la Faculté, en robe;

M. Depaul, président de l'Académie de médecine;

M. Alphonse Guérin, membre du Conseil de surveillance de l'Assistance publique, au nom du corps médico-chirurgical des hôpitaux,

Et M. Guillaume, membre de l'Institut, directeur de l'École des beaux-arts.

En l'absence de proches parents, le deuil était conduit par M. le docteur T. Gallard, médecin de l'hôpital de la Pitié, ancien interne et ami particulier de M. Huguier, assisté de MM. Oudet, les deux fils de notre ancien collègue, liés aussi par une vieille amitié à la famille du défunt.

La belle et vaste église Saint-Augustin, toute tendue de draperies noires, rehaussées de crépines d'argent et d'écussons aux initiales du défunt, pouvait à peine contenir les assistants.

La messe en musique a été supérieurement chantée par la maîtrise, et un *Pie Jesu* très-expressif, composé expressément pour la circonstance par M. Elwart, ami de M. Huguier, a été chanté avec

âme par M. Roger, également ami du défunt, dont il avait reçu les soins lors du terrible accident qui l'a mutilé.

Le corps a été porté au cimetière Montparnasse, où plusieurs discours ont été prononcés :

Au nom de l'Académie de médecine, par M. le docteur Alphonse Guérin, chirurgien de l'Hôtel-Dieu;

Au nom du Corps des agrégés, par M. le docteur Édouard Cruveilhier fils;

Au nom de la Société de chirurgie, par M. le docteur Félix Guyon, secrétaire général;

Au nom de l'École des beaux-arts, par M. Guillaume, de l'Institut;

Au nom des clients et amis, par M. Elwart, ancien professeur du Conservatoire de musique.

I

Discours prononcé au nom de l'Académie de médecine

par M. le docteur ALPHONSE GUÉRIN.

MESSIEURS,

La mort a des surprises cruelles ! Le collègue dont nous venons de suivre le cercueil était doué d'une organisation physique qui semblait la défier.

Quand nous le voyions assidu aux séances de l'Académie, prenant une part active à ses travaux, ne laissant échapper aucune occasion de produire une idée utile, faisant sans cesse preuve d'une activité extraordinaire du corps et de l'esprit, nous étions loin de prévoir qu'un mal qui ne pardonne pas nous ravirait sitôt un collègue aimé.

Pierre-Charles HUGUIER appartenait à cette pléiade de chirurgiens qui, nés au commencement de ce siècle ou dans les dernières années du siècle précédent, ont, par leur amour de la science et l'ardeur de leurs luttes, par leurs écrits et par leur enseignement, créé pour la chirurgie une ère de rénovation

qui se distingue des époques précédentes par l'égalité du savoir et de l'habileté.

Avant les chirurgiens qui furent nos maîtres, il y eut sans doute des hommes qui laissèrent une trace lumineuse de leur passage; quelques-uns même creusèrent un sillon si profond dans le domaine de la science, qu'il semble encore aujourd'hui que les découvertes utiles ne puissent germer ailleurs.

Ces grandes figures ont depuis longtemps disparu, et nos maîtres n'ont pu les égaler. C'est à peine si nous pouvons reproduire par la pensée le milieu dans lequel vécurent ces hommes illustres qui furent la gloire de notre profession.

Dupuytren fut le dernier des chirurgiens légendaires. C'est à son école que se formèrent les chirurgiens que nous avons connus. Tous furent remarquables par leur savoir ; tous furent à la hauteur de leur mission. Le concours éloignant les incapables, il n'y eut plus de ces inégalités qui grandissent les uns et rapetissent les autres; il n'y eut plus de géants, mais on ne vit plus de pygmées.

Pour se créer une grande position au milieu d'hommes remarquables par l'étendue de leurs connaissances, par la précision de leur esprit, Huguier dut prouver son savoir.

Arrivé pauvre à Paris, il travailla avec la persévérance qui est, dit-on, presque du génie. Ses efforts furent bientôt couronnés de succès. Doué d'une activité d'esprit peu ordinaire, il conquit par le concours le titre de chirurgien des hôpitaux, et bientôt

l'Académie lui ouvrit ses portes, bien qu'il eût pour concurrent un homme que ses travaux avaient illustré et qui déjà appartenait à la première corporation savante du monde entier.

C'était en 1848. Huguier n'avait alors que quarante-quatre ans, et pourtant personne ne s'étonna de son succès. On regretta l'éloignement de son compétiteur, mais on applaudit à sa victoire en se rappelant les nombreux et remarquables travaux qu'il avait déjà produits. Bientôt, prenant part à toutes les discussions importantes qui étaient du ressort de la chirurgie, il prouva que nul n'était plus digne que lui de l'insigne honneur qui lui avait été conféré.

Possédant des connaissances étendues en anatomie et en physiologie, il semblait prendre plaisir à en faire l'application à la chirurgie, et il en tirait parti pour faire des découvertes auxquelles son nom restera attaché.

On peut dire de lui qu'il savait tout ce qui peut être utile à la pratique et à l'enseignement de l'art qu'il pratiquait. Ce fut un chirurgien accompli.

Inventeur de plusieurs procédés opératoires, il en avait imaginé un dont, hélas! on eût dû lui faire l'application s'il n'avait pas jugé son mal au-dessus des ressources de la chirurgie.

Quelle navrante douleur que celle d'un chirurgien qui sait, longtemps avant de mourir, qu'il est atteint d'une maladie qui ne pardonne pas !

La mort qui frappe subitement un homme juste

n'a rien de redoutable. Nous savons bien qu'il faut mourir, et quand les illusions de la jeunesse se sont éteintes, quand nous avons payé notre tribut à la la science, et lorsque nous pouvons craindre de devenir une charge pour ceux qui nous ont aimés, aller rendre compte à Dieu d'une vie consacrée au travail et des efforts faits pour soulager les misères humaines, ne peut avoir rien d'effrayant; mais pour voir la mort s'approcher avec son long cortége de douleurs, quand on peut supputer les souffrances que l'on endurera avant de mourir, il faut une âme peu commune.

Il faut surtout un grand courage pour cacher à ceux que l'on aime que, au milieu de cette affreuse lutte, on est parfois pris d'attendrissement, de regrets, et qu'il n'y a plus d'espoir possible.

Huguier a enduré tout cela ; aussi n'est-ce pas sa mort qu'il faut pleurer, mais les angoisses qui l'ont précédée et le vide qu'il laisse parmi nous.

Aujourd'hui Huguier repose en paix.

II

Discours prononcé au nom de la Faculté de médecine

par M. le docteur Édouard Cruveilhier fils.

Messieurs,

Je viens, au nom de la Société des Agrégés, dire un dernier adieu à celui qui fut à la fois notre maître et notre collègue, à M. le docteur Huguier.

Le titre d'agrégé a été le seul lien officiel qui ait rattaché M. Huguier à cette Faculté dont il était, à tant de titres, digne de faire partie, et c'est à cette singulière fortune que je dois de tenir la place d'un de nos maîtres et d'apporter ici les regrets de notre École.

Des voix plus autorisées que la mienne vous parleront en détail des titres scientifiques de l'éminent chirurgien qui n'est plus; mon rôle est d'insister sur ses rapports avec la Faculté de médecine. Je dois vous le montrer au début de ses études, suivant laborieusement la carrière de l'École pratique, s'y distinguant par son zèle, s'y faisant

apprécier par cet enseignement familier qui fut toujours une de ses aptitudes. A 25 ans, aide d'anatomie, à 28 ans, prosecteur, il fit dans le cours de ses laborieuses années une série de recherches dont une partie fut consignée dans sa thèse inaugurale.

Un concours pour l'agrégation de chirurgie vint à s'ouvrir. Huguier se mit sur les rangs. Parmi ses compétiteurs se trouvaient Sédillot, Lenoir, Larrey, plus anciens et plus renommés. Huguier crut devoir s'effacer et se présenta en anatomie, branche de la science que ses travaux avaient plus spécialement pour objet. Il fut nommé après d'excellentes épreuves qui mirent en lumière l'étendue et la précision de ses connaissances. Ce succès devait être un encouragement pour un esprit aussi actif et dont le travail était pour ainsi dire l'élément. Aussi Huguier ne s'en tint-il pas là dans la voie du concours et le retrouvons-nous luttant avec Denonvilliers pour la place de chef des travaux anatomiques, et dans ce laps de temps regretté où le concours décidait de la nomination des professeurs, il affronta deux fois ces magistrales épreuves, une fois pour la chaire de médecine opératoire, une seconde pour la chaire de clinique chirurgicale.

Pendant cette première épreuve de sa vie, Huguier ne cessa de publier des travaux ayant surtout trait à l'anatomie humaine ou comparée et que nous allons passer rapidement en revue.

Ses recherches sur l'anatomie de l'oreille, en particulier sur le muscle interne du marteau, le conduit

osseux de la corde du tympan, l'axe ou columelle du limaçon, sont devenues classiques et nous montrent combien M. Huguier avait devancé son époque au point de vue de cette étude si délicate des organes des sens. Mais tout en dirigeant vers des points d'anatomie fine ses remarquables facultés d'observation qui ne sont le lot que d'un bien petit nombre, M. Huguier enrichissait l'anatomie descriptive de belles études sur le grand sympathique dont il décrivait de nouvelles anastomoses, sur le plexus nerveux pulmonaire; il indiquait un riche plexus veineux de la face, montrait une de ces anastomoses veineuses constantes si bien étudiées aujourd'hui par M. Verneuil, entre les veines superficielles du membre inférieur et les veines du bassin.

Les vaisseaux lymphatiques de la dure-mère, de l'isthme du gosier furent décrits très-exactement d'après de belles injections.

Le temps ne me permet pas d'insister sur tous les travaux anatomiques dus à notre collègue, je ne puis cependant passer sous silence le beau mémoire dans lequel il étudia les divers appareils sécréteurs des organes génitaux externes de la femme; dans ce mémoire, à côté de recherches toutes nouvelles, se trouve la description de la glande à laquelle son nom est resté attaché, et qui, déjà décrite par Bartholin, était tombé dans l'oubli pendant près d'un demi-siècle.

C'est ici que je crois devoir abandonner l'étude des travaux de M. Huguier. D'autres vous diront

comment il a su porter dans la pratique de la chirurgie cette ardeur, cette activité, cet esprit ingénieux et patient qui étaient les qualités maîtresses de son esprit. A ceux qui lui reprochaient ses descriptions un peu prolixes où rien n'était omis, où tout était pour ainsi dire mis en lumière, il répondait qu'il n'y avait pas de petits détails, que ce n'est qu'à l'aide des détails bien observés que l'on fait un tout parfait, et qu'enfin la chirurgie se compose de détails.

Le voilà peint par lui-même avec cette franchise et cette bonhomie qui faisaient son charme ; il n'aimait pas les conceptions *à priori*, vérités un jour, erreurs le lendemain. Ne pas aller plus loin que ce que l'observation nous révèle, la suivre pas à pas, minutieusement, c'était là le cachet de son enseignement, le secret de sa force.

Examinons maintenant ce qu'était l'homme dans ses rapports sociaux.

Huguier a traversé de nombreux concours, il a été en lutte avec les hommes les plus distingués de son temps ; de ces frottements répétés, de ces antagonismes fréquents, il n'est résulté ni aigreur, ni animosité. Huguier était bon, enjoué, d'une gaieté communicative, libre même ; il s'abandonnait avec ses amis et ne savait pas ce que c'était qu'une tenue affectée. Il souffrait la plaisanterie, préférant, disait-il, une amitié un peu indiscrète à des rapports froids et mesurés.

Son honorabilité professionnelle était parfaite, il

ne se décidait à une opération qu'après en avoir étudié avec soin les chances de succès et en avoir discuté tous les actes opératoires. M. Huguier était arrivé à la limite d'âge assignée aux chirurgiens des hôpitaux; il avait eu le bonheur de faire choix d'une compagne aussi aimable que dévouée, il avait acquis à la faveur de son art et par une union bien assortie une situation de fortune supérieure à ses goûts, il adorait la belle campagne qu'il possédait à Buc : tout semblait donc conspirer pour que notre collègue pût jouir d'un repos auquel sa carrière si laborieuse lui donnait tant de droits.

C'est vers cette époque que la marche envahissante des armées ennemies fit replier sur Paris les débris de nos forces. Paris cerné faisait appel au dévouement des hommes de l'art. Huguier offrit son concours et dans un grand nombre d'ambulances, à l'École des beaux-arts, au presbytère Saint-Augustin, donna ses soins si éclairés. Puis vint la Commune; un certain nombre de médecins persuadés que le départ de l'ennemi écartait toute idée de lutte, avaient quitté Paris. Huguier accepta un service à la Charité en remplacement de M. Denonvilliers atteint déjà du mal qui devait l'emporter. Profondément affligé de cette succession d'événements qui le surprenaient à un âge où l'homme n'a plus cette force de réaction qui tend l'organisme en raison des circonstances, notre collègue dut cesser son service. Depuis longtemps déjà il portait dans une des fosses nasales une obstruction qui ne se

manifestait pas à l'extérieur; tout d'un coup il y eut une explosion pour ainsi dire de la maladie et les parois du sinus maxillaire se distendirent sous la pression d'une tumeur de nature maligne. Quelle influence a eue sur cette marche si anormale la profonde impression causée par les malheurs de la patrie, c'est un secret qu'Huguier n'a révélé à personne, mais que nous avons le droit d'invoquer en face d'une nature aussi impressionnable et aussi loyale.

C'est alors, Messieurs, que fut donné ce beau spectacle d'un homme dévoué à son art, et, ce qui est plus rare peut-être, croyant à son art et lui demandant des ressources sans s'exagérer leur valeur.

On dit que les médecins, lorsqu'ils sont gravement atteints, ou s'exagèrent la gravité de leur mal ou s'endorment dans une sécurité trompeuse; Huguier échappa à cette loi, il conserva pour lui-même cette lucidité qu'il mettait au service de ses malades. Notre collègue savait qu'il avait un cancer du maxillaire supérieur; il le disait à son ami M. le professeur Gosselin qui cherchait à le rassurer, et c'était alors le malade qui s'efforçait de convaincre ses amis qui tentaient de faire dévier son jugement malheureusement trop lucide. Huguier raisonnait de son mal comme s'il se fût agi d'un autre, son amour de la science l'entraînait à se prendre lui-même pour sujet d'observation et c'était avec une inflexible logique qu'il concluait à l'extrême gravité

de son mal; c'était avec une égale logique qu'il se décidait à se faire opérer. Un chirurgien ne doit pas reculer devant l'exécution des moyens chirurgicaux qu'il appliquerait à un malade; aussi Huguier discuta-t-il toutes les ressources que donnait contre son mal la médecine opératoire. L'ablation du maxillaire me ferait périr d'érysipèle ou d'hémorrhagie, disait-il, je préfère la cautérisation. M. Maisonneuve, appelé, fit avec son habileté accoutumée plusieurs applications de caustiques très-douloureuses, très-courageusement supportées. Et au milieu de cette période si pénible de sa vie, jamais de découragement ni d'abandon. M. Huguier parlait de l'extension de sa tumeur, de ses prolongements temporaux, orbitaires, de la possibilité de la perforation de la lame criblée de l'ethmoïde, et cela tout en luttant contre le mal qui pouvait le vaincre mais non le voir faiblir. C'était un spectacle qui inspirait le respect, me disait un de ses intimes amis, que de le voir se suffire à lui-même, exécutant ses pansements avec le soin le plus minutieux sans accepter le secours de personne et mettant en œuvre, jusqu'au dernier moment, ces ingénieuses inventions dont il était si prodigue envers les autres.

La terminaison fatale approchait; de larges pertes de substance s'étaient faites aux dépens des fosses nasales et de la voûte palatine, et, malgré la persistance d'un bon état général, on pouvait prévoir le moment où les fonctions digestives et respiratoires ne seraient plus suffisamment assurées, lorsque,

dimanche soir, en se pansant lui-même, suivant son habitude, notre collègue s'affaissa... il avait cessé de vivre. On crut d'abord qu'un bourdonnet de charpie avait obstrué les voies aériennes, il n'en était rien; un corps étranger organique, un caillot migrateur avait sans doute amené cette fin rapide. Huguier était mort les armes à la main, son dernier acte était un acte de chirurgien.

Je ne dirai plus qu'un mot, cette vie est un exemple que nous ne devons pas oublier et que nous n'oublierons jamais.

Et maintenant que j'ai rempli mon devoir officiel, que mes Collégues me permettent de faire appel à des souvenirs personnels. Huguier fut un des hommes de son époque pour lequel mon vénéré père, si bon juge en pareille matière, eut la plus sincère affection. Il l'estimait pour son ardeur au travail, il l'aimait pour son caractère franc et ouvert; bien des fois il me le proposa comme modèle et me recommanda de suivre sa pratique.

Qu'il me soit donc permis de joindre à vos regrets ceux non moins profonds du vieux professeur, qui survit une fois de plus à ceux dont il guida les premiers pas.

Adieu, cher maître, à nos regrets se mêle le souvenir de vos travaux. Vous ne mourrez pas tout entier; à défaut de votre vivant exemple vous nous avez laissé des œuvres dont nous serons les gardiens jaloux et auxquelles le temps ne fera qu'ajouter un juste renom.

III

Discours prononcé au nom de la Société de chirurgie

par M. le docteur Félix GUYON.

Messieurs,

La Société de chirurgie perd aujourd'hui, dans la personne de M. Huguier, un des hommes qui lui ont le plus constamment consacré leur activité et leur talent chirurgical.

Membre fondateur de notre compagnie, M. Huguier contribua à donner la vie à une œuvre qu'il jugeait utile à l'art qu'il a si honorablement exercé; il en assura l'existence par d'importants travaux.

Les chirurgiens qui, en 1843, entreprenaient de créer dans notre pays une réunion scientifique où fussent représentées les grandes traditions de l'art chirurgical, où le progrès fût accueilli et encouragé, où la moralité de la profession fût l'objet des soins les plus sévères, sentaient bien qu'il ne suffirait pas pour faire prospérer leur œuvre de mettre en com-

mun leur expérience et leur savoir. Il importait que ces jeunes hommes, l'élite et l'honneur de la chirurgie française, donnassent l'exemple du travail.

M. Huguier est l'un de ceux qui ont le plus largement accompli leur tâche et le plus généreusement payé leur dette envers la Société de chirurgie.

Ce n'est pas au moment où nous pleurons la perte d'un collègue d'une aussi grande valeur que nous pouvons rechercher et dire quel fut, dans son ensemble, son apport scientifique. Mais nous obéissons à un sentiment de véritable gratitude en rappelant, dès maintenant, que la collection de nos *Mémoires* contient trois des monographies les plus importantes que M. Huguier ait consacrées à cette partie de la chirurgie, qui a été l'objet le plus spécial de ses études et qu'il a si largement enrichie.

Ce n'est là qu'une très-faible part de ce que la Société de chirurgie doit à M. Huguier.

Nos bulletins contiennent en grand nombre les communications et les travaux de ce chirurgien, qui, grâce à son infatigable activité, à son instruction étendue, à son expérience, montrait chaque jour que, si dans le vaste champ offert par la pratique de la chirurgie, il avait plus particulièrement cultivé la gynécologie, qui doit tant à la science française, aucune des ressources de l'art ne lui est restée étrangère et qu'aucune de ses difficultés ne constituait pour lui un obstacle.

M. Huguier avait d'ailleurs préparé ses succès de chirurgien, en acquérant, comme élève, l'éducation que fournissent ces fortes études qui ouvrent par le concours les portes de l'internat, de l'école pratique et, enfin, celles des hôpitaux et de la Faculté.

Interne en 1828, il obtenait, en 1830, le prix des hôpitaux et avait, avec la médaille d'or, le bénéfice si précieux d'une prolongation de deux années d'internat. Aide d'anatomie de la Faculté, la même année; il devenait prosecteur en 1833, professeur agrégé en 1835, puis, enfin, chirurgien d'hôpital en 1837. Dès 1830, l'enseignement libre le comptait parmi ses plus fervents adeptes; deux fois il affrontait les grandes luttes du concours pour le professorat, et n'hésitait pas à prendre part aux travaux pénibles du concours pour la place de chef des travaux anatomiques.

Des recherches anatomiques intéressantes, qui ont pour objet les organes dont l'étude est le plus délicate et le plus difficile, l'appareil de l'audition, les nerfs qui se distribuent à la langue, au larynx, au cou, fournissaient dès lors à M. Huguier l'occasion de descriptions exactes et de ces découvertes qui récompensent l'anatomiste de sa patience et de ses fatigues.

Le chirurgien habile que nous avons connu avait donc commencé par être un anatomiste rompu à toutes les finesses du maniement du scalpel.

Aussi l'anatomie a toujours eu large place dans les travaux chirurgicaux de M. Huguier.

Elle lui a donné la dextérité dans les opérations, l'habitude de la rigueur et de l'exactitude dans les descriptions, la curiosité scientifique qui conduit aux recherches originales.

Ces qualités acquises donnaient à M. Huguier une grande confiance dans les ressources opératoires; nuls ne savent mieux que les membres de la Société de chirurgie, devant lesquels il exposait si souvent le récit de ses opérations, quelle était sa hardiesse chirurgicale et combien son habileté la justifiait. Cette confiance en la puissance de l'art, que les personnes étrangères à notre profession se plaisent quelquefois à trouver en défaut chez ses représentants les plus autorisés, n'abandonna jamais M. Huguier.

Notre regretté collègue devait nous en donner une preuve nouvelle et bien douloureuse.

Atteint depuis plusieurs mois d'une affection aussi pénible que grave, sur la nature de laquelle il ne pouvait se tromper, sur l'incurabilité de laquelle il ne lui était guère possible de se créer d'illusions, il ne voulut pas demeurer inactif.

« Un chirurgien, disait-il souvent à ceux de ses amis qui l'entouraient de leurs soins, se doit à lui-même de s'imposer le traitement douloureux qu'il

proposerait à un malade venant lui demander de lui offrir par l'opération une chance de salut. »

M. Huguier ne recula pas devant les cruelles épreuves qu'il considérait presque comme un devoir à remplir, comme un exemple à donner; il ajouta, à plusieurs reprises, aux douleurs de la maladie celles de l'opération.

Sa foi chirurgicale ne fut pas un instant ébranlée, et l'on peut dire de notre collègue qu'il a vécu et qu'il est mort en chirurgien.

Une fin si cruelle et si digne est bien de nature à rendre plus grands encore les regrets qu'inspire à la Société de chirurgie la perte de M. Huguier.

Pendant sa vie, cette Société, qu'il avait contribué à fonder, lui donnait le témoignage de son respect et de sa haute estime en l'appelant à la présidence.

Aujourd'hui nous lui apportons des témoignages affectueux, émus, et nos bien douloureux regrets.

Nous lui apportons aussi l'expression de nos sentiments reconnaissants. Lorsqu'au seuil même de l'année, nous sommes déjà réunis près d'une tombe, lorsque les pertes si nombreuses que nous avons faites en si peu de temps nous sont ainsi rappelées, nous pourrions sentir que notre courage s'affaiblit, si nous ne savions que nos fondateurs ont donné à leur œuvre une forte vitalité et que nous sommes

assurés de continuer à être utiles, en nous inspirant de leurs exemples.

Nous leur devons donc toute notre reconnaissance, et nous ne pouvons oublier qu'ils ont tracé la voie dans laquelle nous les suivrons en gardant leur mémoire.

Adieu, Huguier, au nom de la Société de chirurgie, adieu.

Le discours qui précède a été lu devant la Société à l'ouverture de sa séance du 15 janvier 1873, et, aussitôt que cette lecture a été terminée, M. le Président a déclaré la séance levée en signe de deuil.

IV

Discours prononcé au nom de l'École des beaux-arts

par M. GUILLAUME.

MESSIEURS,

La mort de M. le professeur Huguier atteint douloureusement l'École des beaux-arts. Frappée dans l'un de ses enseignements les plus essentiels par cette perte prématurée, elle en comprend toute l'étendue. En venant en son nom rappeler les services qui lui ont été rendus par l'homme distingué dont nous portons le deuil, je suis doublement ému, car au sentiment du devoir que j'ai à remplir se joint l'attendrissement d'un cœur sincèrement affligé.

M. Huguier était, depuis 1835, agrégé à la Faculté et, depuis 1848, membre de l'Académie de médecine, lorsqu'il fut, le 12 février 1863, nommé professeur à l'École des beaux-arts. La chaire qu'il était appelé à occuper avait été honorée par le docteur Sue; il y succédait à deux de ses anciens confrères

de l'Académie : M. Émery et M. Robert. Né en 1804, M. Huguier avait alors près de 60 ans. Au moment d'atteindre à la limite d'âge comme chirurgien des hôpitaux, il s'attacha à considérer sa nouvelle situation comme le couronnement de sa carrière, et se dévoua sans partage à une tâche qui n'était pas sans difficultés. Personne plus que lui n'était capable de la rendre féconde. Il venait à nous, fort de titres nombreux, gagnés pour la plupart dans les concours publics, et appuyé sur une réputation solidement assise. Il mettait au service de l'École une incontestable autorité. D'ailleurs, ses beaux travaux anatomiques, la masse de ses observations, fruit de toute sa vie, son expérience magistrale, non moins que la bienveillante ouverture de son caractère, l'avaient rendu très-capable de bien comprendre et de bien transmettre un enseignement qui demande, à raison de l'élément tout particulier dans lequel il se produit, autant de mesure que de savoir profond. En effet, il n'y a qu'un savant véritable qui puisse, sans affaiblir la science et sans lui faire injure, l'approprier aux exigences des applications immédiates. Il faut de la souplesse d'intelligence pour faire accepter à des esprits jeunes, originaux déjà, et dont toute l'ardeur se porte vers les voies de l'imagination, des notions dont le sentiment personnel est exclu, et qui sont rigoureusement exactes. Il faut encore savoir se rendre compte de ce qu'ont d'austère et presque d'abstrait, au milieu de l'étude des arts, dont l'objet suprême est d'exprimer

la vie dans toute sa puissance, des démonstrations qui se font sur le cadavre, au moyen de la dissection.

Pénétré de la nature de ses devoirs, M. Huguier, dès qu'il fut entré à l'École, sut faire profiter nos élèves de son savoir consommé. Il mit à leur service l'abondance et la parfaite lucidité de son talent d'exposition. Par des références continuelles aux statues antiques, il sut donner à ses leçons l'attrait sensible que l'artiste ne rencontre d'ordinaire que dans les travaux de son choix. Désormais le cours d'anatomie eut des auditeurs nombreux; ceux qui étaient appelés à l'entendre le suivaient véritablement : ils étaient reconnaissants au professeur du soin qu'il mettait à dégager la science de tout ce qui pouvait les rebuter, et à régler son programme suivant leurs besoins.

Quant à nous, Messieurs, je le proclame, nous lui savions un gré infini de nous aider, par l'influence qu'il exerçait, à combattre dans les jeunes artistes cette disposition d'esprit, qui fait que volontiers on se contente des à peu près, et à battre en brèche une sorte d'empirisme, qu'une soumission aveugle aux traditions, même les plus respectables, peut produire dans l'étude de la forme humaine.

Pour s'assurer des fruits portés par ses leçons, M. Huguier organisa, pour les examens qui ont lieu à la fin de chaque semestre, un mode d'épreuves sûr, rapide et nouveau. Appelés tour à tour devant un tableau noir, les élèves, en présence du jury, traitent en un quart d'heure, la craie en main, un

programme qu'on leur lit à l'instant. Plus tard, il nous seconda, avec le même zèle, dans l'établissement d'un exercice d'ostéologie, qui est maintenant obligatoire pour être admis dans les sections de peinture et de sculpture. Puis, jaloux, à juste titre, de donner tout le développement possible à l'enseignement qui lui était confié, il s'attacha à reconstituer et à enrichir notre galerie anatomique, animé qu'il était, en même temps, de l'ardent désir d'y attacher son nom. Enfin, de concert avec les professeurs des ateliers, et ce fut sa dernière préoccupation, il poursuivait le projet d'établir, à côté des collections formées des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, une salle consacrée au dessin de l'anatomie; voulant par là, que l'étude de l'ordre naturel préparât et servît à mieux comprendre l'ordre supérieur qui brille dans les ouvrages classiques, et que l'admiration pour l'antique, s'appuyant sur une connaissance raisonnée de l'organisme, ne fût pas exposée à dégénérer en des reproductions serviles et dans une vaine idolâtrie.

Telle a été parmi nous, Messieurs, l'œuvre de M. le professeur Huguier. Ce qu'il a fondé sera maintenu, ce qu'il a entrepris doit être respectueusement continué. Ce sont les traditions de l'École des beaux-arts : il en a mieux que personne déterminé le caractère particulier. Chez nous, en effet, dans l'enseignement de l'anatomie, le professeur ne doit jamais oublier, même en présence du cadavre, qu'il s'agit, avant tout, pour les peintres et les sculpteurs,

d'anatomie vivante; il faut pour ainsi dire qu'il abdique les vues professionnelles du médecin et du chirurgien, qu'il abandonne le sens tout pathologique de ses recherches pour concentrer son attention sur la description générale des formes et sur l'analyse physiologique de leurs fonctions, sur leurs rapports et leurs proportions esthétiques, enfin sur l'expression qu'elles revêtent dans les actes et les sentiments divers de la vie. Car le but qui nous est assigné n'est point l'art de guérir, mais l'art de représenter l'homme supérieur aux infirmités; et ce qui doit être figuré par l'artiste en définitive, ce n'est pas seulement le corps humain dans des conditions normales, mais l'être humain tout entier, dans l'épanouissement le plus complet de son énergie morale aussi bien que physique, en un mot dans l'équilibre idéal et formel qui se nomme la beauté.

La communauté des aspirations et des efforts avait établi entre M. Huguier et l'administration de l'École des liens affectueux. Les circonstances terribles que nous avons traversées devaient les rendre plus étroits. Au milieu des extrémités que Paris supporta pendant le siége, une ambulance s'ouvrit à l'École des beaux-arts; elle avait été particulièrement destinée à recueillir des artistes, des élèves, des gardes nationaux blessés à l'ennemi; les militaires y furent aussi reçus, et dès les premiers moments, on vit, comme un consolant augure, les sœurs du Bon-Secours s'y consacrer.

M. Huguier tint à honneur que l'organisation

médico-chirurgicale de cette ambulance ne laissât rien à désirer : il y présida avec son ardeur ordinaire. Autour de lui se groupèrent à l'envi plusieurs docteurs éminents, tous ses amis ou ses anciens disciples, et il devint l'âme d'un service, qui, par la régularité et par le zèle extrême de ceux qui le composaient, peut être assurément présenté comme un modèle, au milieu de tant d'exemples de dévouement offerts à cette époque par le corps médical entier. Ceux qui savent quelle était l'habileté de M. Huguier comme opérateur ne s'étonneront pas d'apprendre que le nombre de guérisons obtenu par lui fut considérable et que les pertes ne s'élevèrent pas à plus de onze pour cent. Quant à ceux qui, en assistant à ses visites, voyaient pour la première fois une clinique, tout était, pour eux, sujet de surprise et comme d'attendrissement. A leurs yeux se révélait un monde inconnu : le monde des souffrances causées par les blessures, celui des adoucissements que la science peut leur dispenser.

Pour les femmes du monde qui s'étaient dévouées à l'ambulance de l'École et qui avaient embrassé, dans sa rigueur, la vie hospitalière, sans doute elles savaient oublier, en présence de l'œuvre qu'il s'agissait d'accomplir, et l'émotion qu'inspire la vue des plaies et la fatigue de travaux multipliés. Mais si tant de linge était préparé chaque jour et si l'on surmontait les révoltes de la nature, c'était aussi grâce à la confiance qu'inspirait le docteur Huguier et à l'admiration pleine de sympathie que l'on res-

sentait pour ses talents. On briguait le privilége de le servir. On était fixé autour de lui par une sorte d'attrait qui venait de la justesse de ses diagnostics, que l'événement vérifiait toujours. Ce charme étrange, il l'exerçait par la rapidité et la perfection de ses opérations, par l'habileté, que j'oserai dire élégante, de ses pansements, dont l'extrême délicatesse apparaissait comme une forme de la charité. Enfin, on suivait avec une attention religieuse, les moindres de ses mouvements au lit des patients, et les regards ne pouvaient se détourner de ses mains si industrieuses, si légères, si heureusement disposées pour bien faire et pour soulager.

Qui de nous eût pensé en voyant ce Maître si actif, toujours et en tout si égal à lui-même, si jeune d'extérieur et en apparence si sain, qu'un mal incurable couvait en lui; comment croire que bientôt, accablé à son tour et soumis à une opération terrible, il aurait à endurer des souffrances que la conscience trop assurée de son mal rendait plus cuisantes, et qu'entouré comme il l'était des soins les plus tendres, il n'en saurait connaître tout le prix que pour prévoir avec plus d'amertume le moment où il serait bientôt séparé de la compagne dévouée qui les lui prodiguait.

La vie est faite de ces poignants contrastes. Vous me pardonnerez, Messieurs, de m'arrêter aux éternelles redites des plaintes humaines. Vous les avez souvent entendues : elles sont de chaque jour, comme la mort et comme la douleur. Aujourd'hui, en présence d'une vie aussi bien remplie, ces tristes retours ne

sont-ils pas profondément justifiés? Oui, la science, l'enseignement font une perte cruelle : cette perte, elle est également ressentie par tant d'êtres souffrants auxquels manquera désormais celui qui nous a quittés. Aussi viens-je au nom de l'École des beaux-arts tout entière, mais surtout au nom des élèves qu'il a instruits et au nom des pauvres hôtes de notre ambulance qu'il a soulagés et guéris, offrir à la chère mémoire du professeur Huguier, l'expression d'une reconnaissance infinie et un tribut d'unanimes regrets.

V

Discours prononcé au nom des clients et des amis de M. le Dr Huguier,

par M. ELWART.

Messieurs,

La science et l'art viennent d'adresser, par d'illustres représentants, des paroles éloquentes et émues au savant, au praticien célèbre que nous pleurons; permettez à l'amitié de déposer au seuil de cette tombe, l'expression d'une vive et éternelle reconnaissance. M. Huguier avait fait deux parts de ses talents et de son cœur en faveur des personnes souffrantes : riches et pauvres avaient des droits égaux à ses soins éclairés et si précieux; et, je suis fier de le proclamer devant vous, Messieurs, chez notre ami, la part des pauvres était toujours la plus grande. Ni l'heure, ni le moment, ni la rigueur de la saison, rien ne l'arrêtait pour aller secourir les souffrants; et moi et ma famille nous sommes la preuve vivante de ce que j'aime à proclamer. Je lui dois la vie de ma femme, de ma fille et de mon fils. Pendant

quarante ans, il nous a comblés des preuves de son amitié fraternelle. Ardent à faire le bien, M. Huguier mettait tout son soin à le cacher; son grand cœur avait la pudeur de la charité !

Recevez donc, cher et excellent ami, le dernier adieu que vous adresse ce cœur brisé, mais plein d'espoir; car, maintenant, vous jouissez là-haut, de la divine récompense que la foi promet à ceux qui, comme vous, ont toujours pratiqué la charité chrétienne.

La science dira votre gloire, et l'amitié vous pleurera toujours!

Adieu encore une dernière fois!

Reposez en paix!



TABLE

—

Paris. — Imp. FÉLIX MALTESTE et Cie, rue des Deux-Portes-St-Sauveur, 22.